



Pierre, Madeleine et Marc
Sur le Chemin de Compostelle.

PREFACE

Je n'avais jamais voyagé. Mes parents n'avaient pas de voiture, peu de gens avaient une voiture à cette époque. Rares étaient les enfants de mon village qui partaient en vacances. Ceux qui avaient cette chance me semblaient plus calés en histoire et géographie, et se repéraient mieux sur la grande carte de France clouée au mur de notre classe. J'avoue que je les enviais et mon envie de « partir » date de cette période. Mes amis étaient étrangers, déjà. Ils étaient insatiables sur leur pays, leurs coutumes, et je les aimais. Inlassablement, assise seule devant la maison, je regardais la route. Pas en amont, là où le regard bute sur les sapins et la montagne toute proche. Vers le bas, où le tournant masque la vue. C'est dans cette direction que je partirais un jour, il le fallait.

J'ai épousé un étranger. Je suis allée dans son pays. J'ai enfin voyagé. Au sens très littéraire du terme, aller d'un point à un autre. Nous allions d'un lieu de vie à un lieu de vacances, toujours le même, sans jamais nous arrêter, visiter. Tant de distances parcourues, de frontières traversées, sans jamais s'attarder, explorer. Nous posions nos valises, et le quotidien reprenait ses droits, que ce soit ici ou là-bas.

J'aurais pu aussi faire un tour de France à vélo. Cette idée revenait souvent dans mes envies d'évasions. J'ai toujours

fait de la bicyclette, mode de déplacement incontournable pour les gens de ma génération. Je l'envisageais comme la plus belle façon de découvrir la France profonde. Autrefois, les nationales n'étaient pas encombrées de voitures, il était aisé de cheminer, sacoches bien bombées accrochées au porte-bagages, et d'avalier les kilomètres, avec pour récompense, des beaux paysages, des arrêts gastronomiques, et la possibilité de planter sa toile de tente dans un champ, où le propriétaire, ravi de voir du monde, venait vous offrir de quoi vous restaurer avec les produits de sa ferme. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Prise trop vite par une vie que je n'ai pas vraiment choisie, mais qui m'a offert une belle famille. Puis, si c'était du domaine du fantasme, doit-on réaliser tous ses fantasmes ? Comme celui de faire le pèlerinage vers Compostelle ?

Saint-Jacques de Compostelle. J'aurais pu ne jamais entendre parler de cette ville, si éloignée de ma région d'origine, Les Vosges, si elle n'était située à deux heures de route de mon village d'adoption, Edral, Province de Vinhais, au Portugal, ma deuxième patrie. Nous y avons même de la famille, qui venait souvent nous visiter et nous vantait ce joli endroit de Galice où il y a une magnifique cathédrale. A cette époque, je n'avais pas encore la notion de pèlerinage. J'avais simplement tellement envie d'y aller, sortir au delà des montagnes, mue par une curiosité que j'estimais bien légitime. Un sentiment de frustration m'animait toutes les fois que je me voyais refuser ce caprice, c'est ainsi qu'était perçu mon désir. Je n'y suis jamais allée. De même que je n'ai jamais visité le Portugal. Il m'a fallu faire des choix existentiels pour enfin réaliser ces rêves, presque ces besoins, sans l'accomplissement desquels j'aurais eu le sentiment d'avoir gâché ma vie.

Aujourd'hui, je ne suis plus jeune, je suis plus près de la tombe que du berceau mais j'ai rencontré Marc, un amoureux, comme moi, de la nature et des choses simples, nous aimons observer, photographier, peindre, et j'ai découvert, grâce à lui, le plaisir de marcher.

Les habitants d'Edral et toute la région de Lomba vénèrent Santiago Minor. En français, Saint-Jacques le Mineur. Chaque année, le troisième dimanche d'août, une fête lui est dédiée, dans la petite chapelle qui porte son nom.

Pourquoi «Minor». Y avait-t-il un «Major» ?

Quand enfin internet m'a ouvert les portes de l'inconnu, j'ai fait des recherches et voici ce qu'il en est dit : «Santiago Minor» est frère (en fait cousin) du Seigneur, de sa parenté, et originaire de Nazareth. Il aurait dirigé l'Église de Jérusalem et serait mort martyr vers 62. Santiago Major, le Saint Jacques dont on m'avait parlé au Catéchisme, était en fait Jacques le Majeur, fils de Zébédée et frère de Saint Jean l'Évangéliste, un des apôtres du Christ. Il fut appelé par Jésus au bord du lac de Galilée avec son frère pour être témoin, avec Pierre et Jean, de la Transfiguration du Seigneur et aussi de son agonie. Décapité par ordre du roi Hérode Agrippa, aux environs de la Pâque en 42, il fut le premier des Apôtres à recevoir la couronne du martyr. A la fin du 7ème siècle, une tradition fit de Jacques l'évangéliste de l'Espagne, avant sa mort ou par ses reliques. Son corps aurait été découvert dans un champ grâce à une étoile : le campus stellae, devenu Compostelle. Après Jérusalem et Rome, ce fut le lieu d'un des plus célèbres pèlerinages de la chrétienté au Moyen Âge et de nos jours encore. »

Edral voyait fréquemment passer des personnes seules,

souvent très maigres, avec sac à dos et bâton, dont on m'avait dit : «ce sont des marcheurs». On leur donnait le gîte et le couvert. Je croyais que c'était par pitié. Qu'ils étaient des sortes de nomades à pieds, des ermites un peu en marge de la société.

Je les enviais, j'enviais leur liberté, leur détermination à marcher coûte que coûte. Je ne savais pas où ils allaient, ni d'où ils venaient, mais je sentais en eux une force qui m'était inconnue et qui leur donnait du courage. Le courage aussi d'affronter le regard des autres qui ne comprenaient pas toujours que l'on puisse utiliser son énergie à autre chose que travailler pour gagner sa croûte. Je ne me posais pas de questions, à cette époque de ma vie. Je pensais moi aussi que vivre c'était travailler, se reposer un peu et travailler encore, et que tout ce que les autres entreprenaient ne m'était pas accessible, que je n'y avais pas droit, que c'était normal. Je ne me demandais même pas où ces gens allaient, je pensais qu'ils marchaient, voilà tout.

Maintenant, je sais leur quête, je comprends ce qu'ils recherchaient, quelques soient les motifs qui les poussaient sur la route.

Je sais que « marcheurs », signifiait « pèlerins », je regrette de ne pas avoir parlé avec eux, de ne pas m'être intéressée à eux. Je les aurais hébergés. Non, je n'aurais pas pu. Mais j'aurais pu leur parler. Peut-être.

Aujourd'hui, c'est à mon tour de vouloir marcher vers Compostelle. Ce sera dur, mais j'ai besoin d'aller au bout de ce rêve. Personne ne m'en empêchera. Seuls, une mauvaise santé, l'âge aussi si je tarde trop, pourraient m'en dissuader, mais pas quelqu'un.

J'en ai souvent parlé chez moi. Je n'ai pas été comprise J'en ai parlé à des étrangers, des amis, et j'ai été étonnée d'être entendue, soutenue, encouragée. J'en ai parlé à Marc, il m'a dit : nous le ferons ensemble. Dès cette année. Nous serons trois.

Notre Chemin débutera en septembre, du Puy en Velay, crédençial en poche.

Il y aura Marc, Pierre, des noms d'apôtres ?

Et Madeleine, la pécheresse ?

Rien de mystique dans notre marche. Mais j'en reparlerai.

Je connaissais Paolo Coelho. Qui au Portugal, ne connaît pas Paolo Coelho. Au moins de nom ? Un ami m'a offert « Le pèlerin de Compostelle » de Paolo Coelho. « L'extraordinaire se trouve sur le chemin des gens ordinaires ». Cette phrase m'a bien plu.

J'ai lu le livre, une première fois. Avidement. La quête mystique de l'auteur est à toutes les pages, c'est un beau roman qui vous entraîne loin, très loin, mais pas sur le chemin.

La marche de Coelho et de son guide commence à Saint-Jean-Pied-de-Port, que je ne connais pas à ce moment là, pour se terminer à Saint-Jacques de Compostelle, mais c'est d'un parcours hautement initiatique dont il s'agit.

J'ai gardé le roman à la tête de mon lit, me jurant de le relire, quand je serais moi-même prête à «marcher».

En avril 2012, nous sommes allés passer quelques jours au Pays Basque, à Bayonne dans un camping près de la plage, en prévoyant petit sac à dos et coupe-vent pour faire de belles

promenades dans la région.

Qui dit Pays Basque, pour des passionnés de Compostelle, dit Saint-Jean-Pied-de-Port.

Une petite pluie bien mouillante nous attend en sortant de la voiture, que nous n'avons pas eu de mal à garer à cette période de l'année, à l'entrée de la ville.

Il est près de 11 h. Nous allons prendre un café dans une brasserie. Nous sommes séduits immédiatement par l'endroit : Pas de tables individuelles, seulement des grandes tablées que l'on doit partager avec d'autres convives. Le bois est roi et les décorations très typiques. De la musique basque, qui ne m'est pas inconnue dans ses rythmes proches de ceux du Portugal, je le fais remarquer à mon compagnon, finit de m'enchanter

Les regards des personnes présentes sont bienveillants et on fait attention à nous. Tout en me débarrassant de mon sac à dos et de mon vêtement de pluie rouge très voyant, je comprends que l'on nous prend pour des pèlerins. Je réalise à ce moment que je suis dans la réalité de mon rêve. Je foule le même sol que des milliers de pèlerins de Compostelle qui se sont arrêtés à Saint-Jean-Pied-de-Port, situé, je le rappelle, près du village d'Ostabat, où se croisent tous les chemins de Compostelle, et qui est, par là-même, une étape obligée avant de passer le col de Roncevaux.

L'heure du déjeuner approche, et nous réservons deux places pour treize heures.

Nous avons hâte de visiter, nous empruntons la rue de la Citadelle. Comme nous nous y attendions, le pèlerinage est partout. Des gîtes, des maisons d'accueil, des hôtels pas très

chers, tout est là pour aider le pèlerin. La coquille Saint-Jacques, emblème du Chemin de Compostelle, est partout accrochée sur les sacs à dos qui parcourent la ville en un flot incessant. Je suis vraiment émue, je le redirai souvent.

Nous arrivons à la Citadelle. Bien protégée par ses remparts de système défensif de type Vauban, elle est très bien restaurée. Elle est en pleine nature, et les arbres sont encore sans feuilles en avril. De là s'offre à nous un panorama exceptionnel de la ville et de ses environs

L'architecture est bien respectée, aucun signe extérieur n'indique que ce château abrite un collège dans ses murs épais quasi inviolables. Peut-être un court de tennis, bien caché et en contrebas, laisse voir que l'endroit vit encore.

Nous sillonnons un peu les rues de la ville, nous voulons acheter quelques souvenirs, pour nos proches mais aussi pour nous. J'aurai droit à ma « boule à neige » comme partout où nous allons.

La «boutique du pèlerin et du randonneur, Direction Compostelle», comme c'est écrit sur le store, reçoit notre visite, cela va de soi. Je prends rendez-vous avec le jeune propriétaire des lieux, pour dans 4 ans, à peu près : Si le Chemin que nous allons entreprendre cette année en septembre 2012 se passe bien, et en faisant chaque année un tronçon, nous devrions revoir le boutiquier en 2016. L'espoir fait vivre. J'y crois dur comme fer. J'ai tant voulu ces moments.

Nous allons déjeuner. Nous nous retrouvons à la même table que huit autres personnes, comme une grande famille. Je m'offre une piperade basque. Je voulais vraiment en goûter une

« vraie » et je ne suis pas déçue. Le menu est copieux.

Et si nous commençons notre Chemin de Compostelle, là, maintenant, tout de suite, en ce jour du 3 avril 2012.

Nous nous dirigeons vers la «Porte d'Espagne», ou ce qu'il en reste et nous prenons la direction de Ronceveaux pendant 1,5 kilomètre par la route Napoléon. Toujours sous la pluie. La montée est rude, surtout après un tel repas. Leçon N°1, éviter de s'alourdir l'estomac avant de marcher. Nous en faisons les frais. Lorsque enfin nous arrivons en haut de la côte, là où il y a une bifurcation, Marc suggère que nous retournions sur nos pas. Je suis déjà triste d'arrêter là. Qu'il aurait été bon de continuer, d'aller au bout d'un moment de folie qui nous aurait mené jusqu'à Compostelle. Mais le chemin, de toute façon, n'aurait pas été complet, il ne faut pas brûler les étapes.

I

RANDONNER POUR MIEUX MARCHER

Faire le Chemin de Compostelle nécessite d'être en bonne condition physique. Pour nous maintenir en forme, nous randonnons. Outre les « promenades digestives dominicales » chères à Marc, nous partons pour la journée.

Nous étudions le parcours, sa longueur, sa difficulté, le dénivelé. Pour ma part, je préfère les boucles, où on ne revient pas sur ses pas. Des trajets souvent plus longs mais moins lassants.

Nous ne perdons pas de vue notre objectif qui est de tester notre endurance en temps et en kilométrage. Une étape de Compostelle est en moyenne de 20 à 25, voire 30 km par jour. Nous en sommes loin et les conditions climatiques seront aussi très différentes. Nous randonnons habituellement en Provence ou dans le Lubéron, il y fait très chaud dès le printemps et encore longtemps au cours de l'automne. Pour débiter notre Chemin, en septembre, en Auvergne, la température ne sera pas la même. Nous sera-t-elle favorable ? Pour la partie Espagnole,

nous serons rodés, la chaleur nous est plus habituelle.

A chacune de nos randonnées de préparation, nous nous équipons comme nous aurons à le faire pour le Chemin : sac à dos, chaque fois plus lourdement chargé, casquette, vêtements adaptés que nous testons, chaussures montantes qu'il faut « casser » pour éviter les ampoules. Personnellement, j'ai fait le choix d'avoir un bâton de marche, offert par Marc à Moustiers Sainte Marie, il est en bois, un peu décoré, avec un pic en fer au bout. Il m'est nécessaire quand la pente est abrupte. Il me sécurise, bien que quelques fois, lorsqu'il n'est pas utile, il m'embarrasse un peu. Il existe des bâtons télescopiques. Mais j'aime bien le mien, il est déjà dans le voyage. Au fur et à mesure du cheminement, je le décorerai des écussons emblématiques des lieux qui nous accueilleront pour la nuit. Et cela jusqu'à Compostelle.

Nous évaluons ainsi nos besoins en eau, nous notons les petits accessoires à ne pas négliger : pince à épiler pour les échardes, pansements pour les ampoules, lampe de poche à manivelle très écolo, couteau, les k-ways bien sûr et le sac de couchage. Ne rien oublier sans se charger inutilement. Chaque gramme compte.

J'aime le côté aléatoire du Chemin dont le but est de se détacher du confort du quotidien auquel je suis habituée, mais il peut vite devenir un calvaire pour une seule erreur de jugement ou une négligence. Je veux pouvoir me consacrer uniquement à apprécier chaque pas, le vivre, voir ce qu'il m'apporte, voir ce qui m'entoure, mesurer le trajet effectué et celui à venir, accepter que mon corps souffre mais pas parce que je n'aurai pas su bien préparer le voyage.

Le sac à dos est très important. J'en ai essayé plusieurs et mon choix s'est arrêté sans contestation possible sur un équipement qui privilégie l'aération du dos, un bon compromis pas très cher. Marc a très vite voulu le même. Des petits ajouts de pochettes intégrées ou adaptables sont nécessaires pour avoir tout à portée de main, sans détacher son sac. Pochette pour les lunettes, le plus important pour moi. Pochette pour les papiers et l'argent, placée sur le ventre, par sécurité. Pochette pour le téléphone au cas où et pour l'appareil photo. Le mien est petit, maniable, et fait de très belles photos. Je remercie mes enfants de ce cadeau, qui va me permettre d'immortaliser le plus de moments possibles sur le Chemin. Je n'ai pas encore trouvé la solution pour l'eau. De grandes poches latérales permettent d'y glisser de grosses bouteilles en plastique, ou des gourdes. Mais j'ai besoin de boire souvent. Tenir la bouteille à la main n'est pas pratique. Et il me faut de l'aide pour la prendre sur le côté du sac sans enlever celui-ci de mon dos.

Durant les randonnées, j'apprends aussi à me nourrir. Lors de l'avant-dernière sortie, j'ai été au bord du malaise plusieurs fois. J'ai pensé que cela était dû à la chaleur ou à la soif, responsables tout de même en partie. Mais lorsque je me suis restaurée, j'ai repris la route avec une nouvelle énergie.

Lors de ces malaises, ma vue se brouille, je vois des volutes blanches et le paysage bien vert devient tout pâle et perd ses formes. Ma tête semble en ébullition prête à exploser, tout tourne à l'intérieur, et lorsque je ferme les yeux, je vois un point rouge très net, entouré d'un halo blanc sans ombres. Et ça dure, et ça dure, et le tourni s'amplifie si j'arrête de marcher, heureusement Marc est là pour me retenir et une grande volonté me fait résister et rester debout. Je respire, c'est fini, tout va

bien.

Je ne suis pas essoufflée, mon cœur ne bat pas la chamade, je n'ai pas l'impression d'être anormalement fatiguée, et pourtant cela se produit et me fait douter de ma capacité à marcher longtemps. C'est pour cela que je fais aussi du sport en salle, du tapis, du vélo, pour activer le cardio, le solliciter toujours plus à fond. L'âge ? Il y a tellement de gens bien plus âgés que moi et en moins bonne santé qui font ce pèlerinage.

II

RANDONNEES PREPARATIVES

MOURE NEGRE

Avril 2012. Sous la pluie battante.

Nous aimons beaucoup le Lubéron. Par sa proximité géographique avec notre domicile, il nous évite la fatigue de longs trajets en voiture avant d'atteindre notre point de départ de randonnée. Me sentir fatiguée en voiture alors que je vais me fatiguer à marcher, juste pour le plaisir, je sais, cela paraît un peu incohérent.

Village de départ : **Cabrières D'Aigues**, dans le Vaucluse, altitude 408 m. Le temps n'est pas au beau, mais il ne pleut pas encore. On se dit qu'avec un peu de chance, ce sera une rando agréable sans avoir ni trop chaud, ni trop froid. Comme toujours, nos k-ways sont dans le sac. Et aussi un polaire léger. Le sommet est à 1125m et il vaut mieux prendre des précautions. La randonnée est prévue pour durer plus de 5 h 30, sur une distance de 16 km aller et retour, et le temps peut se

modifier rapidement.

En marche ! Nous passons devant la Mairie puis l'église, et nous prenons la «montée de le Gaye», entre la boulangerie et le café. Un groupe de personnes que je prends pour des randonneurs, vient d'entrer dans une grange. C'est en fait un moulin à huile et ils vont le visiter. Mon attention est attirée par un couple d'un âge certain, assis sur un banc de pierre devant le moulin à huile. Ils ont tout l'équipement du parfait marcheur. Le monsieur paraît très fatigué et saigne abondamment du nez et sa compagne tente de l'aider. Nous ne proposons pas notre aide, car nous pensons qu'ils font partie du groupe de promeneurs. Mentalement cependant, je m'inquiète et j'espère qu'ils ne prendront pas le risque de faire trop d'efforts, le monsieur ne me semble pas apte à en faire.

Nous continuons notre montée de la rue, pente 10 % dit Marc. Elle se fait assez facilement. Surtout pour Marc que je compare volontiers à un chamois. Quant à moi, comme souvent, j'ai un peu plus de mal. Le souffle un peu court parfois. Et comme prévu, il se met à pleuvoir. D'abord une pluie très fine, presque un brumisateuse, mais glaciale, au point que mes doigts en deviennent tout blancs. L'onglée, comme disent les Vosgiens. C'est incroyable à cette période de l'année, et alors que je n'ai pas froid au reste du corps. A ce moment là, je note mentalement que des gants ne seraient pas à négliger en Automne, pour Compostelle. Le k-ways est très vite obligatoire, il pleut fort, heureusement, le chemin serpente à couvert sous les feuillus.

Le sommet n'est pas loin, je l'espère. Je dis à Marc que je n'aime pas manquer de repères. Certes, l'itinéraire est bien décrit, mais il n'y a pas les distances. A part les panneaux indicateurs, il est difficile pour le marcheur néophyte que je suis, d'évaluer le chemin parcouru et à faire. Je suis fatiguée, Marc doit souvent m'attendre, et cela me perturbe, je ne me sens pas à la hauteur. Je lui propose de l'attendre là où je suis, sans faire un pas de plus. Il a alors une bonne idée. Nos portables fonctionnent, nous nous en assurons. Il monte seul jusqu'au sommet, il me téléphone et je le rejoins si je juge que c'est faisable. Il s'éloigne. Je m'apprête à passer un long moment seule. Tant pis, lui au moins aura la satisfaction de se dire qu'il a été jusqu'au bout du parcours prévu. Quelques minutes passent, et Marc revient. 200 pas m'assure-t-il ! Tu comptes deux cents pas et tu es au sommet.

Nous étions donc si près et j'ai failli nous faire renoncer ! Avec joie et sans plus aucune trace de fatigue, je remets mon sac sur mon dos et je gravis les derniers mètres dans le bois. Le sommet ! Un pré immense, tout verdoyant et... une vue complètement bouchée par un gros nuage qui est venu nous envelopper. Nous trouvons la situation très cocasse et nous rions. Marc sait que je trouve tous les courages pour avoir une vue imprenable sur le monde à mes pieds, et cette fois, j'ai fait tant d'efforts pour ne voir que mes pieds. Et la pluie redouble d'intensité. Rien pour s'abriter. Nous redescendons un peu pour nous enfiler dans un bosquet. Marc avait pensé à prendre une grande bâche bleue multi-service, nous l'utilisons comme une tente. C'est recroquevillés, encombrés de nos vêtements complètement détrempés, que nous tirons du sac notre repas, fait de salade composée, fromage, fruits et café, c'est toujours pour

nous un moment essentiel que celui du déjeuner lorsque nous randonnons. La situation inédite est encore pour nous aujourd'hui une raison de nous réjouir. Je découvre peut-être encore plus ce jour là, que le bonheur est fait de ces petites choses simples, dont celle d'être deux pour partager les mêmes plaisirs. On est bien dans la montagne, seuls au monde, nous n'avons pas vu un chat depuis le matin, ni même un autre animal des bois.

Restaurés et défatigués, nous redescendons par le même chemin. A mi-parcours, qui rencontrons-nous en train de manger assis sur une pierre et essayant de se protéger de la pluie ? Le monsieur et la dame, que nous avons croisés tôt le matin, assis, fatigués, sur un banc du village de départ. Ils étaient désormais visiblement en pleine forme et prêts à aller au sommet. Cela me rassure. Je me dit que nous ne sommes pas les seuls fous sur cette terre et que la volonté et la motivation n'ont pas d'âge...

C'est mouillés et boueux... et heureux, que nous retrouvons des vêtements et des chaussures secs à la voiture.

COL DE LA CLAPOUSE

Juillet 2012, en partant de Barles

Nous arrivons à Barles, petit village des Alpes de Hautes Provence.

Altitude 1000 m. Pour y accéder en voiture, il nous faut deux heures, 130 km à peu près, en passant par Digne les Bains. C'est une belle promenade, sur une route très sinueuse, mais qui ravit les yeux. Le ciel est sans aucun nuage et il fait déjà très chaud. Nous sommes partis un peu tard pour la saison.

La documentation pour notre randonnée nous indique de laisser la voiture au parking. Juste à la pancarte d'entrée de Barles, il y a une grande place herbeuse avec un point d'apport volontaire, encadrée par des bâtiments apparemment inoccupés. Nous pensons que c'est de ce parking qu'il s'agit, d'autant qu'il y a là déjà une voiture. D'autres randonneurs sans aucun doute. Un panneau en bois aiguille vers le Col de la Clapouse. Nous nous engageons dans le sous-bois. Ce n'est pas un chemin, plutôt une piste, assez large, pouvant être empruntée par une voiture. Nous marchons d'un bon pas, et je suis heureuse de tenir la cadence, comme il me le sera demandé sur le Che-

min de Compostelle. Mon sac, pourtant bien rempli (chaque fois plus pour s'habituer) ne pèse pas sur mes épaules. Ce n'est plus le sac de ma première rando, inadapté à mon corps, c'est mon tout nouveau sac rouge, celui qui fera le chemin ! J'ai aussi mon bâton. La parfaite panoplie du parfait pèlerin. Nous faisons ainsi 3,5 km. En n'ayant rencontré qu'un monsieur, en short et baskets, une bouteille d'eau à la main, sans doute le propriétaire de la voiture garée près de la nôtre. Nous arrivons à un croisement, avec des panneaux indicateurs. Le temps et la distance indiqués ne correspondent pas du tout avec nos prévisions. Nous étions seulement au parking mentionné dans la documentation. Nous aurions dû venir en voiture jusqu'à cet endroit. Nous n'avons aucun regret, notre voiture, très basse, n'aurait pas apprécié. Mais cela signifie aussi que toute notre marche n'a pas été comptabilisée et qu'il nous reste la totalité du parcours à faire pour rejoindre le Col de la Clapouse. Il fait très très chaud, et il est déjà près de onze heures. Marc calcule que nous serons au terme de notre étape en début d'après-midi, ce qui retarde d'autant l'heure du déjeuner. Mais nous sommes là pour se distraire, se faire plaisir avant tout et nous décidons de continuer sans se poser de questions et voir jusqu'où nous aurons physiquement la possibilité d'aller.

Le paysage change. Plusieurs fois nous traversons une gravière, qui est le lit du torrent de Fontarasse. Il y a très peu d'eau. Nous nous trompons plusieurs fois bien que le sentier soit balisé par des cairns. Un cairn, dont le nom est d'origine Celtique, est un monticule de pierres, empilées par des marcheurs, et qui servent de repères.

Et là c'est le drame! Marc perd le talon de sa chaussure. De bonnes vieilles chaussures, bien rodées, d'aspect impeccable.

cable le matin. Tant pis, cela ne m'empêchera pas d'avancer, dit-il ! Moi, si. C'est à cet instant que la fatigue se manifeste, sans prévenir. Un coup de barre magistral. La chaleur, j'en suis sûre, mais aussi la fringale. Et la soif. Je ne sais pas encore gérer ces paramètres. Marc ne boit pas, il dit que cela lui coupe les jambes. Moi, forte de son expérience, je me suis calquée sur son comportement. Erreur de ma part. Je le sais maintenant. J'ai besoin de boire, souvent, de petites gorgées, avant tout pour mouiller le gosier asséché par l'essoufflement et la respiration par la bouche. J'en profite pour manger un peu de pain, c'est aussi un bon moyen de refaire de la salive. J'en garde un morceau dans ma poche, pour ma survie.

Nous remontons la piste en plein soleil mais ensuite un petit sentier en sous-bois très agréable nous fait traverser les ruines du hameau des Vaux. On dit ce village abandonné. Je ne le pense pas. Nous avons la surprise de voir une maison entretenue, avec des fleurs. Des crottes de chèvres encore fraîches nous renseignent sur l'activité de ses propriétaires. Un tractopelle et des pierres en éboulis nous laissent penser que d'autres rénovations de ruines sont en cours. C'est un endroit charmant. Que nous pensions coupé du monde, seulement accessible à pied, mais ce n'est pas le cas, il y a une piste carrossable qui rejoint le parking près du torrent.

Nous traversons le village, je rapine au passage quelques cerises sauvages délicieuses, la fraîcheur du sous-bois est digne d'un sous-bois Vosgien, avec des fougères et des plantes identiques. C'est là que nous posons le sac pour notre pique-nique. Marc, désappointé, constate que ses chaussures ont encore souffert. L'autre talon est parti, lui aussi, et il marche sur la semelle de propreté intérieure de la première chaussure. Je lui

propose de rebrousser chemin. Il refuse, il continuera tant qu'il le pourra. Je lui fais remarquer qu'il faut penser aussi au retour et que je le vois mal redescendre pieds nus dans la caillasse. Mais il est têtue et nous repartons.

Le chemin ombragé se fait sentier, le sentier se fait ravin et ça monte fort, très fort, à flanc de montagne. Pas une ombre, la végétation est redevenue méditerranéenne, avec de la lavande sauvage, du thym, du romarin, une débauche de senteurs sèches et chaudes. Nous montons en lacets pour gommer la pente, c'est interminable. Je préfère regarder en bas en me réjouissant du chemin parcouru, car en visant le sommet si haut encore, je suis un peu effrayée. Des mouches. Depuis que nous avons quitté le torrent, je suis cernée par une nuée de mouches. Marc non. La faute à ma crème solaire parfumée. Je suis une fleur ambulante. Elles ne me lâchent pas une seconde. Heureusement, elles ne me piquent pas, elles me butinent. Je dois en prendre mon parti.

Nous grimpons, nous grimpons, un faux pas et nous roulons jusqu'en bas. Je rappelle à Marc qu'il y a peu de temps, j'étais incapable de descendre avec un escalator. Grâce à Marc, toujours patient, toujours compréhensif, j'ai fait d'énormes progrès pour maîtriser mon vertige. Mon bâton sur lequel je prends appui, me sécurise.

Ecoute ! Marc me fait signe de ne plus faire de bruit. Un sifflement que nous connaissons bien maintenant, se fait entendre. C'est Marmotte qui avertit sa tribu qu'un danger potentiel est à proximité. Nous avons nos jumelles. Elle est là, sa tête dépasse à peine, juste assez pour ne pas nous perdre de vue. Son instinct doit lui dire que nous ne sommes pas des préda-

teurs. Du moins nous espérons que c'est ainsi qu'elle nous perçoit, nous ne voulons pas déranger, juste passer...

Au loin, nous apercevons une maisonnette. Un refuge sans doute. L'itinéraire est moins bien balisé, les herbes sont devenues très hautes, personne n'est passé par là depuis le printemps, c'est évident. Je crains un peu les nids de guêpes que l'on dérangerait d'un coup de pied malheureux. Nous avançons prudemment. Alors que je suis concentrée, je reçois dans le dos une tape, qui me surprend et fait sursauter. Marc vient de tuer un taon. Un vrai. Je suis très étonnée car en Provence, je n'en ai jamais vu. Ici, on appelle souvent taon, le bourdon.

Là, c'est un taon véritable, une grosse mouche, qui pique fort. Il y en a partout autour de nous. Je ne les crains pas, leur piqûre est douloureuse sur l'instant mais sans plus. Je préfère la piqûre du taon à celle du moustique, qui vous fait souffrir des jours et des jours durant.

La petite maisonnette se rapproche, nous allons enfin l'atteindre, elle est au milieu de nulle part, le refuge du Seignas, à 1580 m, je le sais maintenant. Il paraît inhospitalier, à première vue et nous ne nous en approchons pas plus que ça. L'herbe fait place à une matière qui ressemble à une coulée de lave. La pente est toujours plus abrupte, et ce que je croyais être le sommet, se dissout dans le ciel toujours aussi bleu. La vue est époustouflante sur l'autre versant, de là d'où on vient. Plus nous montons, et plus nous apercevons les deux sommets des Cloches de Barles, et bien au-delà.

Les chaussures de Marc sont réduites à l'état de balles. Il ne peut pas aller plus loin. Et puis il se fait tard, car nous avons perdu du temps au début de la randonnée, en se

trompant de parking. Il ne faudrait pas "s'ennuier" (c'est ainsi que l'on dit dans le Grand Est, lorsque, n'ayant pas su se lever tôt, on doit accomplir ses tâches tard dans la nuit). Il a pourtant le courage de monter un peu plus haut, pour tenter d'apercevoir le col de Clapouse à 1692 m, d'où il est dit que l'on peut voir le lac d'Esparon. Il revient un peu frustré. Ce ne sera pas pour cette fois.

Nous prenons des photos. Nous mesurons l'immensité devant nous, toute cette nature, ces lieux vierges à peine foulés par les hommes, nous sommes en paix. On est bien. Je n'ai pas envie de redescendre. C'est à chaque fois la même chose. C'est peut-être pour cela que j'aime randonner. Pour retrouver cette impression de plénitude, penser un instant que la vie pourrait se tenir là, sans aucun autre besoin. Il faut redescendre.

C'est dur de monter, n'est-il pas plus difficile de descendre ? Les genoux souffrent, on pourrait les entendre se plaindre. Les cailloux roulent sous les pas, pouvant entraîner la chute. Les repères de la montée sont là : On se souvient d'une branche cassée, d'un tas de cailloux, des cairns, on y ajoute notre pierre. Ici, nous avons mangé, là tu as eu ton coup de pompe ! N'est-ce pas là un morceau de ta semelle ? On la laisse là ? C'est pas écolo, on la ramasse. En fait, nous ne nous étions pas trompés à l'aller, le balisage était juste là, on a juste fait un petit détour, un de plus. On a l'habitude.

Voilà le parking, notre voiture nous y attend, seule. Marc prend ses chaussures en photos, avant de les jeter dans le container à ordures. Pas d'ampoules, pas de blessures, nos petits pieds sont indemnes. Prêts à recommencer très vite.